HAL
open science

Traduction et energeia à l'heure de la mondialisation

Michaël Oustinoff

To cite this version:

Michaël Oustinoff. Traduction et energeia à l'heure de la mondialisation. Les nouveaux cahiers franco-polonais, 2008, Aspects sociologiques et anthropologiques de la traduction, 7, pp.31-46. hal-02173474

HAL Id: hal-02173474

https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02173474v1

Submitted on 4 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES NOUVEAUX CAHIERS FRANCO-POLONAIS

ASPECTS SOCIOLOGIQUES ET ANTHROPOLOGIQUES DE LA TRADUCTION

No 7/2008

Collection :
LES NOUVEAUX CAHIERS FRANCO-POLONAIS, N° 7

ASPECTS SOCIOLOGIQUES ET ANTHROPOLOGIQUES DE LA
TRADUCTION

Sous la rédaction de

Zofia Mitosek
Anna Ciesielska-Ribard

CENTRE DE CIVILISATION POLONAISE (UNIVERSITE DE PARIS-SORBONNE)
FACULTE DE LETTRES POLONAISES (UNIVERSITE DE VARSOVIE)

Paris – Varsovie 2008

MICHAËL OUSTINOFF
Université Paris-III Sorbonne Nouvelle
France

TRADUCTION ET *ENERGEIA* À L'HEURE DE LA MONDIALISATION

Introduction

Il existe essentiellement deux manières d'envisager la traduction : tout d'abord, on peut estimer qu'elle est une opération « transparente », permettant de faire passer un même « contenu » d'une « langue de départ » (LD) vers une « langue d'arrivée » (LA) et les langues sont tenues pour interchangeables, la traduction n'étant qu'un simple processus d'ajustements successifs, dont la finalité est tout entière située du côté de l'équivalence. Dans ce cas, n'importe quelle langue peut servir de langue de communication universelle, en l'occurrence aujourd'hui l'anglais, en raison de la diffusion que connaît cette langue au niveau international.

La deuxième manière consiste au contraire à envisager la traduction sous l'angle de la non interchangeabilité des langues, de leurs différences (Thomas, 2006). Dans une telle optique, la traduction ne se résume pas à sa fonction de reproduction, car, pour reprendre la conception des langues élaborée par Wilhelm von Humboldt, plus connue sous doute sous la forme moderne de l'hypothèse dite de Sapir-Whorf, chaque langue reflète une « vision du monde » qui lui est propre. Si l'on prend au sérieux cette hypothèse, s'appuyant sur une démarche anthropologique[1], on voit alors les inconvénients de faire de l'anglais (ou de n'importe quelle autre langue) la *seule* véritable langue de communication internationale.

Néanmoins, la question de savoir s'il faut se ranger dans le camp des partisans du « tout-à-l'anglais » ou de ceux du « plurilinguisme » n'est pas, en dépit de son importance, la plus essentielle. En effet, on peut très bien considérer *à la fois* que les langues sont interchangeables *et* opter pour le plurilinguisme. Dans ce cas, la traduction reste, la plupart du temps, considérée comme une dimension mineure.

[1] On notera au passage que l'ouvrage de Benjamin Lee Whorf intitulé en anglais *Language, Thought and Reality* (1956) a été traduit en français sous le titre *Linguistique et anthropologie* (1969).

A l'inverse, si l'on considère les langues dans leur diversité radicale, la traduction apparaît non comme un simple instrument, mais comme une force agissante et transformatrice, une *energeia*. C'est dans un tel cadre que l'on peut le mieux comprendre le mouvement de traduction sans précédent auquel nous confronte aujourd'hui la mondialisation (Nowicki, Oustinoff, 2007), dont les enjeux ne sont pas que linguistiques ou littéraires, mais également politiques et civilisationnels.

1. Roman Jakobson : des « Aspects linguistiques de la traduction » à *Early Slavic Paths and Crossroads*

Ceux qui sont habitués à ne voir dans la traduction qu'un domaine de second ordre trouveront que les adjectifs que l'on vient d'utiliser sont pour le moins hyperboliques et prêtent quelque peu à sourire. Ils rétorqueront qu'un linguiste comme Roman Jakobson a défini la traduction en la cantonnant à son versant *linguistique* dans un article célèbre : « Pour le linguiste comme pour l'usager ordinaire du langage, le sens d'un mot n'est rien d'autre que sa traduction par un autre signe qui peut lui être substitué, spécialement par un autre signe "dans lequel il se trouve plus complètement développé", comme l'enseigne Peirce, le plus profond investigateur de l'essence des signes » (Jakobson, 1963, p. 79). L'article s'intitule en anglais « On Translation », mais ne l'a-t-on pas traduit en français par « Aspects linguistiques de la traduction » ? Pourquoi aller plus loin ?

Si l'on se tourne du côté de la première partie du sixième volume de ses *Selected Writings* (nettement moins connu, du moins en France, en dehors du cercle des slavisants[2]) qui est consacré à la « tradition cyrillo-méthodienne » (Jakobson, 1985), l'impression est en réalité tout autre. Certes, la langue est posée comme la donnée première, mais elle ne se limite pas à la dimension purement linguistique, au sens étroit du terme : « It is his mother tongue which reliably indicates that a man belongs to the Slavic world » (p. 3)[3]. De plus, comme il ne saurait être question de réduire la langue à une seule de ses « fonctions », il est impossible de faire abstraction de la « langue poétique des peuples slaves » (« the poetic language of the Slavic peoples » *ibid.*) et plus encore de la traduction de la Bible par Cyrille et Méthode au IXe siècle, comme le sait, d'entrée de jeu, tout slavisant. Le vieux-slavon d'Eglise, la forme de slave la plus anciennement attestée, porte l'empreinte du grec, cette traduction ayant été effectuée à partir de la Septante (p. 50) :

[2] Je remercie Konstantin Sigov, Université de Kiev-Mohyla Akademie, de m'en avoir appris l'existence.

[3] « C'est sa langue maternelle qui démontre véritablement qu'un homme appartient au monde slave » (notre traduction).

> *Old Church Slavonic shaped its vocabulary, phraseology, style, and even some grammatical devices after the model of Greek. In standard Russian even now the effects of this patterning have remained so significant that a scholar and polyglot of the stature of Henri Grégoire can declare that it is sometimes easier to translate a passage of Leskov or Dostoievskij into Greek than into French or English. The Christian offshoot of Greek classical culture penetrated deeply into the Slavic world by means of Church Slavonic.*[4]

La branche latine, elle, a été intégrée au « cadre slave » (« Slavic framework ») par l'intermédiaire du tchèque médiéval tardif, notamment au XIVe siècle (période de la Réforme hussite), « occidentalisation » des langues slaves qui se poursuit par l'intermédiaire de l'ukrainien et du polonais au XVIe et XVIIe siècles (*ibid.*, p. 52) :

> *The westernization of Slavic literary languages gathers momentum and a new hybrid formation appears in the sixteenth and early seventeenth centuries, as Ukrainian literary activity and language undergo strong Polish influence. It is worthy of note that among the Polish elements which infiltrated into Ukrainian were many of Czech origin, since Polish loans to Ukrainian carried the same cultural function as had Czech loans to Polish. Again the same gamut is run : Ukrainian authors write in Polish ; Ukrainian texts are translated from Polish, or rather somewhat adapted to the Ukrainian pattern ; works are composed in Ukrainian, but with an upper stratum of Polonism.*[5]

Les langues slaves se sont donc massivement influencées les unes les autres par l'intermédiaire de la traduction (le russe n'échappe pas à la règle : au XVIIe siècle, le moine Avraamij se plaint que ses compatriotes préfèrent utiliser le polonais plutôt que le russe, tant ils utilisent une langue truffée de polonismes

[4] « Le vieux-slavon d'Eglise a façonné son vocabulaire, sa phraséologie, son style, voire certains procédés grammaticaux d'après le modèle du grec. Encore aujourd'hui en russe standard, les effets de ces empreintes sont restés si prégnants qu'un érudit polyglotte de la stature d'Henri Grégoire peut déclarer qu'il est parfois plus facile de traduire un passage de Leskov ou de Dostoïevski en grec qu'en français ou en anglais. C'est par le truchement du slavon d'Eglise que la branche chrétienne de la culture classique grecque se sont profondément insinuées dans le monde slave » (notre traduction).

[5] « L'occidentalisation des langues littéraires slaves s'accélère, donnant lieu à une nouvelle formation hybride au seizième et au début du dix-septième siècles, tandis que l'activité littéraire et la langue ukrainiennes subissent une forte influence polonaise. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, parmi les éléments polonais à s'infiltrer en ukrainien, beaucoup étaient d'origine tchèque, puisque les apports du polonais à l'ukrainien avaient la même fonction culturelle que celle dont avaient été investis les apports du tchèque au polonais. A nouveau, c'est la même gamme qui est couverte : les auteurs ukrainiens écrivent en polonais ; les textes ukrainiens sont traduits du polonais, ou plutôt adaptés au cadre de l'ukrainien ; les œuvres sont composées en ukrainien, mais leur strate supérieure est constituée de polonismes » (notre traduction).

(*ibid.*, p. 52). A ces hybridations que l'on pourrait qualifier d'internes, Roman Jakobson n'ajoute que celles, externes, du grec et du latin, mais au XVIIIe et au XIXe siècles, il aurait aisément pu ajouter l'influence française, de même, aujourd'hui, que l'influence américaine, tout aussi manifeste.

Pour s'en tenir au cas du russe, l'exemple prototypique est peut-être la lettre d'amour écrite par Tatiana à Eugène Onéguine. La lettre est présentée comme étant traduite du français, car c'est la seule langue que Tatiana puisse utiliser pour exprimer, par écrit, ses sentiments, le russe, à cet époque, ne connaissant que deux registres pleinement constitués, également impropres pour la circonstance, celui de la langue de la conversation courante et celui de la langue des textes religieux, dont était imprégnée, par ailleurs, la langue savante : « L'ubovnoe pis'mo trebovalo slova bolee knizhnego, chem ustnaja rech' [...] i menee knizhnogo, chem jazyk tserkovnyx tekstov »[6] (Lotman, 1994, p. 361). Lorsqu'il traduit l'œuvre en anglais, Nabokov s'amuse, dans l'impressionnant appareil critique dont il accompagne sa traduction, à reconstituer l'original (non fourni par Pouchkine, et pour cause) dont seule la soi-disant traduction en russe figure dans *Eugène Onéguine*. Au-delà de l'anecdote, il y a, selon Nabokov, une réalité plus profonde, dont tout traducteur doit tenir compte (cité dans Oustinoff, 2001, p. 224) :

> *One of the complications attending the translation of Eugene Onegin into English is the necessity of coping with a constant intrusion of Gallicisms and borrowings from French poets. The faithful translator should be aware of every such authorial reminiscence, imitation, or direct translation from another language into that of the text [...].*[7]

C'est de tous ces entrecroisements qu'est faite une langue, à partir du moment où elle est en contact avec d'autres. C'est un aspect des choses qui n'est pratiquement pas abordé dans « Aspects linguistiques de la traduction » (*op. cit.*), et l'on a généralement tendance à se focaliser sur la théorie peircienne des signes dont se sert Jakobson pour définir le sens, car c'est à partir de là que sont définies par Roman Jakobson trois formes de traduction (p. 79) :

---

[6] « Une lettre d'amour demandait un style plus livresque que celui de la langue parlée [...] et moins livresque, moins solennel, que celui des textes religieux » (La translittération en caractères latins est de nous, ainsi que la traduction).

[7] « L'une des complications accompagnant la traduction d'*Eugène Onéguine* en anglais réside dans la nécessité d'avoir à faire face à l'intrusion constante de gallicismes et d'emprunts aux poètes français. Le traducteur fidèle doit être conscient de la présence chez l'auteur de chacune de ces réminiscences, de ces imitations, de ces traductions directement effectuées à partir d'une autre langue que celle du texte [...] » (notre traduction).

1) La traduction interlinguale ou reformulation (rewording) consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'autres signes de la même langue.
2) La traduction interlinguale ou traduction proprement dite consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'une autre langue.
3) La traduction intersémiotique ou transmutation consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen de signes non linguistiques.

La deuxième partie de l'article, au demeurant plus courte que la première, est consacrée à l'intraduisibilité. Mais on peut lui en ajouter une troisième, la plus importance, constituée justement par pratiquement l'intégralité des 400 pages que compte *Early Slavic Paths and Crossroads* : cette troisième partie est à la fois l'aboutissement des deux premières et ce qui permet de mieux les comprendre.

Elle est également celle qui est le mieux à même de rendre compte des différentes formes prises par la traduction que ce soit dans le cadre des études slaves ou, plus généralement, dans celui de la mondialisation actuelle et de ses enjeux, car c'est la seule à considérer la traduction à la fois sous l'angle linguistique, politique et culturel.

2. Traduction et tradition cyrillo-méthodienne : du linguistique au politique

Un passage d'« Aspects linguistiques de la traduction » (*op. cit.*, p. 85-86) fait écho à des recherches qui ont occupé Roman Jakobson pendant une bonne soixantaine d'années (1922-1982) :

> *Il est très curieux que la toute première question qui fut soulevée dans la littérature slave à ses débuts fut précisément celle de la difficulté éprouvée par le traducteur à rendre le symbolisme des genres, et de l'absence de pertinence de cette difficulté du point de vue cognitif [...]. « Le grec, traduit dans une autre langue, ne peut pas toujours être reproduit identiquement, et c'est ce qui arrive à chaque langue quand on la traduit » dit l'apôtre slave [Constantin le philosophe]. « Des noms tels que potamos, « fleuve », et aster, « étoile », masculins en grec, sont féminins dans une autre langue, comme reka et zvezda en slave ». D'après le commentaire de Vaillant, cette divergence efface l'identification symbolique des fleuves aux démons et des étoiles aux anges dans la traduction slave de deux versets de Matthieu (7 : 25 et 2 : 9). Mais à cet obstacle poétique, saint Constantin oppose résolument le précepte de Denys l'Aréopagite, selon lequel il faut être d'abord attentif aux valeurs cognitives (sile razumu), et non aux mots eux-mêmes.*

A la lecture de cet extrait, on pourrait être tenté de croire que la problématique de la traduction, chez Jakobson, se résume à l'analyse de l'« obstacle poétique »

que constitue l'intraduisible, au sens traditionnel du terme, et qui vient se loger jusque dans la grammaire (*ibid.*, p. 85) :

> *Dans les langues slaves, et dans d'autres langues encore, où « jour » est masculin et « nuit » féminin, le jour est représenté par les poètes comme l'amant de la nuit. Le peintre russe Repin était déconcerté de voir le péché dépeint comme une femme par les artistes allemands : il ne se rendait pas compte que « péché » est féminin en allemand (die Sünde), mais masculin en russe (grex). De même un enfant russe, lisant des contes allemands en traduction, fut stupéfait de découvrir que la Mort, de toute évidence une femme (russe smert', féminin), était représentée comme un vieil homme (allemand der Tod, masculin). Ma sœur la vie, titre d'un recueil de poèmes de Boris Pasternak, est tout naturel en russe, où « vie » est féminin (žižn'), mais c'était assez pour réduire au désespoir le poète tchèque Josef Hora, qui a essayé de traduire ces poèmes, car en tchèque ce nom est masculin (život).*

La conclusion à laquelle parvient Roman Jakobson est connue : « la poésie, par définition, est intraduisible. Seule est possible la transposition créatrice : transposition à l'intérieur d'une langue – d'une forme poétique à une autre –, transposition d'une langue à une autre, ou, finalement, transposition intersémiotique – d'un système de signes à un autre, par exemple de l'art du langage à la musique, à la danse, au cinéma ou à la peinture » (*ibid.*, p. 86). L'article, cependant, date de 1959 : à l'époque, l'intraduisibilité était généralement perçue comme un défaut inhérent à l'acte de traduire, et l'on considérait, pour reprendre le terme d'Antoine Berman, que toute traduction était « défective ». D'ailleurs, l'article semble abonder dans ce sens, puisqu'il s'achève sur la constatation que la paronomase contenue dans la célèbre formule italienne *traduttore*, *traditore*, disparaît quand elle est traduite dans une langue comme le français (« le traducteur est un traître »).

On pourrait objecter qu'il était autrefois possible de la conserver en français (Joachim du Bellay dans *Défense et illustration de la langue française* (1549) oppose ainsi les *traditeurs* aux *traducteurs*) et, qu'en français moderne, il suffit d'opérer une simple recatégorisation pour aboutir à un résultat semblable : *traduire*, *c'est trahir*, mais c'est là une direction déjà largement explorée et que l'on n'abordera pas ici. En revanche, une autre direction peut être prise, bien plus en phase avec un nombre croissants d'études qui aujourd'hui abordent l'intraduisibilité sous sa face non pas « défective » mais *positive*. Pour ce faire, il suffit de reproduire les dernières lignes de l'article « The Kernel of Comparative Slavic Literature » (« Le noyau de la littérature comparée des langues slaves »), dont nous avons déjà cité des extraits. C'est une citation de l'ouvrage d'Edward Sapir, *Language* (Jakobson, 1985, p. 64) :

The literature fashioned out of the form and substance of a language has the color and texture of its matrix.[8]

On mettra cette citation en parallèle avec celle-ci, extraite d'un texte de Wilhelm von Humboldt rédigé en français (Trabant, 1999, p. 82) :

Toutes les langues ensemble ressemblent à un Prisme, dont chaque face montreroit l'univers sous une couleur différemment nuancée.

C'est à la lumière de ces deux citations que l'on peut relire l'ensemble de *Early Slavic Paths and Crossroads* (*op. cit.*), c'est-à-dire sous l'angle de la « transposition créatrice » que font apparaître les langues quand on les met en contact.

Le phénomène est d'autant plus facile à déceler pour le non-spécialiste que les langues en question sont proches les unes des autres, et c'est ostensiblement le cas des langues slaves : « when confronted with another Slavic language, a Slav is primarily aware of the common essence, and he either underestimates the differences and reinterprets the cognate tongue egocentrically, or he perceives the divergences and is attracted or repulsed by them. » (*ibid.*, p. 55)[9]. C'est ainsi que, transposant mécaniquement le tchèque *lásky čás* (littéralement : « l'heure de l'amour »), un Russe parviendra à *laski chas*, mais « laska » signifie « caresse » en russe, « mais même pour le Russe qui sait que *lásky čás* doit être rendu par *ljubví porá*, la connotation "heure de caresse" reste pertinente, en raison de l'équivalence étymologique évidente de ces mots en tchèque et en russe » (*ibid.*, p. 56. Notre traduction). Une telle traduction « étymologique » (les guillemets sont de Roman Jakobson) provoque un « déplacement sémantique » (*semantic shift*) qui fait surgir une « teinte particulière » (*a peculiar tinge*), et le processus est généralisable, à deux conditions : « There must be both an actual distance to render such shifts feasible, and at the same time a manifest nearness in order to make them perceptible » (*ibid.*, p. 56)[10]. De proche en proche, c'est l'ensemble d'un texte qui apparaît sous de nouvelles teintes.

Voilà le mécanisme de base qui explique pourquoi Boris Pasternak, en des moments où son « passé artistique » lui semblait à la fois un fardeau pesant et le seul moyen de pouvoir continuer à être créatif, se mettait à lire la traduction en tchèque de ses œuvres en vers ou en prose (*ibid.*) : « Through it his own past

[8] « La littérature façonnée à partir de la forme et de la substance d'une langue a la couleur et la texture de sa matrice » (notre traduction).

[9] « Lorsqu'un Slave est confronté à une autre langue slave, il prend tout d'abord conscience de leur essence commune, et soit il sous-estime les différences qui les séparent en réinterprétant la langue apparentée de manière égocentrique, soit il perçoit ces divergences et éprouve à leur égard de l'attirance ou au contraire de la répulsion » (notre traduction).

[10] « Il doit à la fois y avoir une distance effective pour rendre de tels déplacements possibles et une proximité manifeste pour les rendre perceptibles » (notre traduction).

assumed a surprisingly new, yet kindred, shape, and he found in this transfigured past a new impetus to resume his creative path »[11]. On ne saurait être plus clair : les langues ne sont nullement interchangeables, chacune a son identité propre.

Voilà également pourquoi la question de la « vernacularisation » (Jakobson) de la langue est une question si fondamentale, que la tradition cyrillo-méthodienne est la première à poser dans le monde chrétien en termes modernes, plusieurs siècles avant que dans sa partie occidentale on ne s'avise de traduire en langue vernaculaire des textes écrits en hébreu, en grec ou en latin. Bien avant Luther, Cyrille et Méthode vont à l'encontre de la tradition qui veut que seules soient sacrées les trois langues à avoir été inscrites sur la croix du Christ (*tres sunt autem linguae sacrae, his enim tribus linguis super crucem Domini a Pilato fuit causa eius scripta* (Jakobson, 1985, p. 108)). Certes, la traduction a pour but de rendre accessibles des textes qui autrement resteraient incompréhensibles parce qu'ils sont écrits dans une langue totalement étrangère ou que l'on ne maîtrise pas suffisamment ; mais ce n'est là que sa dimension la plus évidente, pour ne pas dire triviale. A partir du moment où une langue est une « matrice » (Sapir) qui imprime sa marque sur la pensée et la culture (Humboldt), traduire n'est jamais une opération « transparente » ou neutre.

La tradition cyrillo-méthodienne repose en effet sur un principe « idéologique » (Jakobson) qui est le suivant : « l'égalité de toutes les langues et de tous les peuples et le droit sacré pour n'importe quelle langue vernaculaire d'être utilisée dans le cadre de toutes les tâches spirituelles jusqu'à la Sainte Communion » (notre traduction, *ibid.*, p. 109)[12]. Aucune langue n'est supérieure à une autre, puisque toutes sont nées de Babel, et toutes sont en mesure de transmettre la parole divine à l'issue du miracle de la Pentecôte. Si l'alphabet dit cyrillique est très largement calqué sur celui du grec, il en allait tout autrement à l'origine : l'alphabet glagolitique a été justement conçu pour ne ressembler à aucun autre, le moine Xrabr, nous apprend Roman Jakobson, allant jusqu'à proclamer la supériorité de ce nouvel alphabet sur celui du grec, car l'un est une création chrétienne alors que l'autre est enraciné dans le paganisme (*ibid.*, p. 110).

Ce qui est vrai de la langue l'est aussi de la culture correspondante, que ce soit sur le plan religieux ou sur le plan politique, comme le souligne le titre d'un autre article de *Early Slavic Paths and Crossroads* : « Les débuts de l'autodétermination en Europe » (« The Beginning of National Self-Determination in Europe », *op. cit.*, p. 116 et s.), ces deux dimensions étant de toute manière à l'époque intimement liées (*ibid.*, p. 119) :

[11] « A travers [ces traductions] son propre passé prenait une forme étrangement nouvelle, bien que de même origine, et il trouvait dans ce passé transfiguré de quoi donner un nouvel élan à sa créativité » (notre traduction).

[12] « The equality of all languages and peoples and the sacred right of any vernacular tongue to be used for all spiritual tasks up to the Holy Communion ».

> *Liturgy and church became national [...] and nation was raised to a sublime sacred value ; and the struggle for a national liturgical language naturally became a struggle for national culture in general and for national rights in general. [...] Thus the national trend here is bound up with a democratic trend.*[13]

Dans la mesure où, aujourd'hui, ce ne sont pas trois langues que certains cherchent à imposer au monde entier mais une seule, on peut se demander s'il n'y a pas des enseignements à tirer de la tradition cyrillo-méthodienne à l'heure de la mondialisation...

3. Mondialisation, *energeia* et « imaginaire des langues »

A la suite de la Seconde guerre mondiale, l'anglais a connu une expansion qu'aucune autre langue n'avait connue dans l'histoire de l'humanité. C'est pourquoi dans les années 1980 on ne craignait pas d'affirmer qu'elle était la plus importante au monde (« English is the world's most important language », Quirk *et al.*, 1984, p. 2). Sur quoi s'appuyait-on ? Sur cinq critères : 1) le nombre de « locuteurs natifs » parlant cette langue ; 2) sa dispersion géographique ; 3) sa « charge véhiculaire », c'est-à-dire son utilisation en tant que langue de communication internationale ; 4) l'influence économique et politique des pays dont elle est la langue nationale ; 5) sa « neutralité culturelle » (*cultural neutrality*), dont l'anglais serait investie en tant que *lingua franca*. L'anglais ne faisait en somme que prendre le relais du latin au Moyen Age et du français à partir du siècle des Lumières.

Qu'un tel consensus puisse s'établir implique que l'on considère que les langues sont interchangeables. C'est, par exemple, ce qu'estimait Descartes : « Ceux qui ont le raisonnement le plus fort, et qui digèrent le mieux leurs pensées, afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlassent que bas-breton, et qu'ils n'eussent jamais appris de rhétorique » (cité dans Cassin, 2004, p. 466). C'est ce qui fait conclure à Alain Badiou (*ibid.*) : « autrement dit, la transmission de la pensée est indifférente à la langue ». Dans ce cas, il est effectivement logique de choisir comme *lingua franca* celle qui est la plus diffusée de par le monde, toutes les autres pouvant dès lors être considérées d'importance secondaire, pour ne pas dire nulle. On sait que c'est là l'un des arguments invoqués par les défenseurs (et ils sont nombreux) du « tout-à-l'anglais », solution présentée de surcroît comme étant la plus économique, donc la meilleure.

[13] « Liturgie et église devinrent nationales [...] et la nation fut investie d'une valeur sacrée atteignant le sublime, tandis que la lutte pour une langue liturgique nationale se transforma en lutte pour la culture nationale tout autant que pour les droits de la nation en général » (notre traduction).

Néanmoins, ce paradigme de la *lingua franca* internationale, d'abord accepté comme allant de soi, est de plus en plus fortement remis en cause, à commencer par des auteurs anglophones. Dès 1997, l'étude de David Graddol commandée par le British Council *The Future of English ?* (Graddol, 2000) fait apparaître que la question est plus complexe qu'on ne le pensait, notamment lorsque sont prises en compte les dimensions politique (l'anglais est en particulier la langue des Etats-Unis, première puissance mondiale) et culturelle (loin d'être neutre, une langue est inséparable de la culture dont elle apparaît comme l'émanation).

Les événements du 11 septembre 2001 sont venus tragiquement confirmer ces analyses. La *Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle*, adoptée dans leur sillage, stipule dans son article 2 : « Dans nos sociétés de plus en plus diversifiées, il est indispensable d'assurer une interaction harmonieuse et un vouloir vivre ensemble de personnes et de groupes aux identités culturelles à la fois plurielles, variées et dynamiques » (Unesco, 2002). L'heure n'est plus au monolinguisme, mais bien au multilinguisme, notamment sur Internet (Unesco, 2005, p. 5) :

> *L'UNESCO a mis en lumière le concept de « société du savoir », qui met l'accent sur la pluralité et la diversité, plutôt que sur l'uniformité généralisée, comme étant susceptible de réduire le fossé numérique et de donner naissance à une société de l'information inclusive. Le multilinguisme est l'un des thèmes importants que sous-tend ce concept, pour assurer une diversité culturelle et une participation de toutes les langues dans le cyberspace.*

Ce n'est donc pas un hasard si l'année 2008 a été proclamée « année internationale des langues » et que, dans le même temps, le Secrétaire général de l'ONU se voit prié « de veiller à traiter tous les services linguistiques sur un pied d'égalité » car il y a « nécessité de réaliser la parité absolue des six langues officielles sur les sites Web de l'organisation » et « d'encourager les Centres d'information des Nations Unies à poursuivre leurs actions de proximité et d'animation multilingues »[14]. Ce que la mondialisation fait maintenant apparaître, c'est donc bien le paradigme du « multilinguisme » : de ce point de vue, l'ONU est de plus en plus en phase avec l'Union européenne.

Néanmoins, le multilinguisme (la possibilité de communiquer dans sa propre langue) ou le plurilinguisme (la maîtrise de plusieurs langues chez un même individu) ne sauraient suffire. Plus essentiel est ce qu'Edouard Glissant (1996, p. 91) appelle « l'imaginaire des langues » :

[14] En ligne sur <http://portal.unesco.org/culture/fr/ev.php-URL_ID=35832&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html>

> *Je pense que dans l'Europe du XVIIIe et du XIXe siècle, même quand un écrivain français connaissait la langue anglaise ou la langue italienne ou la langue allemande, il n'en tenait pas compte dans son écriture. Les écritures étaient monolingues. Aujourd'hui, même quand un écrivain ne connaît aucune autre langue, il tient compte, qu'il le sache ou non, de l'existence de ces langues autour de lui dans son processus d'écriture. On ne peut plus écrire une langue de manière monolingue. On est obligé de tenir compte des imaginaires des langues.*

Le premier domaine d'application d'une telle démarche, de type néo-humboldtienne, c'est naturellement le domaine de la poétique et de la traduction littéraire mais aussi, plus généralement, celui de la culture, au sens le plus large du terme. On mentionnera à cet égard les travaux d'Anna Wierzbicka[15] et notamment son ouvrage *Understanding Cultures through their Key Words: English, Russian, Polish, German and Japanese* (1997) dont le titre se passe de commentaire. Dans un tel cadre d'analyse, on ne s'arrêtera pas à l'équivalence traditionnelle entre, par exemple, le russe *zhalost'* (pitié) et l'anglais *pity* (Danaher, 2002, p. 1) qu'entérinent les dictionnaires bilingues :

> *Do the English and Russian emotion terms pity and zhalost' mean the same thing ? What dimensions of meaning must be considered in investigating the relations between the two concepts ? How might a comparative analysis of these terms help us better understand both the role of zhalost' as an organizing conceptual principle in Tolstoy's thought and fiction as well as the conventional use of the word pity to represent this principle in English translations of his texts?*[16]

L'intérêt d'une approche néo-humboldtienne, c'est justement de reconsidérer la notion d'*intraduisibilité* : certes, les termes de *pitié*, de *pity* et de *zhalost'* ne sont pas, en tous points, superposables ; en ce sens, ils ne sauraient servir d'équivalents *stricto sensu* les uns aux autres : ils sont par conséquent intraduisibles les uns par les autres, du moins en partie. Mais là où une certaine tradition voit une lacune insurmontable, il est possible d'y voir au contraire une source d'approfondissement et d'enrichissement, que ce soit dans le domaine de la littérature ou dans celui de la philosophie (Cassin, 2004, p. XVII) :

---

[15] L'œuvre d'Anna Wierzbicka gagnerait à être traduite en français : « Les recherches wierzbickiennes, bien que souvent citées, sont relativement mal connues en France, dans la mesure où aucun ouvrage n'a été traduit. Pourtant, la méthodologie wierzbickienne mériterait une attention plus grande » (Koselak, 2003, p. 84).

[16] « Est-ce que les termes désignant l'émotion de la pitié en anglais et en russe, *pity* et *zhalost'*, signifient la même chose ? Quelles dimensions d'ordre sémantique doit-on prendre en considération dans l'étude des relations existant entre ces deux concepts ? Comment une analyse comparative de ces termes nous permettrait-elle de mieux comprendre à la fois le rôle joué par *zhalost'* en tant que principe conceptuel organisateur dans la pensée et les œuvres de Tolstoï et l'utilisation conventionnelle du mot *pity* pour représenter ce même principe dans les traductions anglaises de ses textes ? » (notre traduction).

> *Parler d'intraduisibles n'implique nullement que les termes en question, ou les expressions, les tours syntaxiques et grammaticaux, ne soient pas traduits et ne pouvant pas l'être – l'intraduisible, c'est plutôt ce qu'on ne cesse de (ne pas) traduire.*

On retrouve ici la conception des romantiques allemands qui voyaient dans la traduction une « potentialisation » (Novalis) de l'original : « Ce qui veut dire : dans une traduction, il n'y a pas seulement un certain pourcentage de gains et de pertes. A côté de ce plan, indéniable, il en existe un nombre où quelque chose de l'original *apparaît* qui n'apparaissait pas dans la langue de départ. La traduction fait pivoter l'œuvre, révèle d'elle un autre *versant* » (Berman, 1984, p. 20). La notion de « vision du monde » (*Weltansicht*) développée par Humboldt n'en est que l'élargissement, à l'échelle de la langue, celle-ci n'étant plus réduite à sa dimension subalterne, purement instrumentale : « la multiplicité n'est pas seulement entre les langues, mais en chaque langue. Une langue, telle que nous l'avons considérée, n'est pas un fait de nature, un objet, mais un effet pris dans l'histoire et la culture, et qui ne cesse de s'inventer – derechef, *energeia* plutôt que *ergon* » (Cassin, *op. cit.*, p. XX). C'est ce dont avait conscience à sa manière Tocqueville, qui a consacré dans *De la démocratie en Amérique* tout un chapitre sur « Comment la démocratie américaine a modifié la langue anglaise » (Tocqueville, 1986, p. 471), ce qui l'amène à opérer un retour sur sa propre langue :

> *Des Anglais instruits, et appréciateurs plus compétents de ces nuances délicates que ne puis l'être moi-même, m'ont souvent assuré que les classes éclairées des Etats-Unis différaient notablement, par leur langage, des classes éclairées de la Grande- Bretagne. [...] Lorsque la chute de Constantinople eut fait refluer les sciences et les lettres vers l'Occident, la langue française se trouva presque tout à coup envahie par une multitude de mots nouveaux, qui tous avaient leur racine dans le grec et le latin. [...] Le mouvement perpétuel qui règne au sein d'une démocratie tend, au contraire, à y renouveler sans cesse la face de la langue, comme celle des affaires.*

Contrairement à ce que l'on croit encore trop souvent aujourd'hui, la traduction n'est donc pas à considérer uniquement sous l'angle de sa fonction reproductive, duplicatrice. Certes, son utilité première est de fournir à un récepteur l'accès dans sa langue à un « contenu » qui, autrement, demeurerait lettre morte : si je ne connais pas le russe, lire *Master i Margerita* dans l'original me condamne à la contemplation stérile d'une succession de symboles indéchiffrables. Mais à partir du moment où l'on considère que la traduction, à l'instar de la langue, est une force agissante, susceptible de faire apparaître un autre versant de l'œuvre, alors la traduction n'est pas que reproduction, elle est également *production* à part entière, ce qui l'investit d'une fonction créatrice, potentialisante.

C'est pourquoi il n'est pas inintéressant pour celui qui connaît à la fois le russe et le français de lire *Le Maître et Marguerite* en traduction (le raisonnement vaut pour toutes les œuvres traduites : voir Chevrel, 2007), tout comme Pasternak redécouvrait ses propres œuvres en les lisant traduites en tchèque. Si la traduction n'était que reproduction, un tel exercice serait aussi futile qu'incompréhensible ; la traduction est en réalité investie d'une fonction herméneutique et, par conséquent, heuristique : à l'heure de la mondialisation, dans un monde de plus en plus plurilingue, la traduction constitue un domaine de recherches en plein devenir, ainsi que l'atteste le développement spectaculaire de la traductologie depuis les années 1970.

Conclusion

Traduction et mondialisation vont de pair, et pas seulement, comme on persiste parfois à le penser, en prenant appui sur une seule langue, à savoir l'anglais, langue de communication internationale à vocation « universelle » au même titre que le français à partir du XVIIIe siècle et auparavant le latin. Le mot d'ordre, comme le souligne Michael Cronin, est en effet devenu aujourd'hui « No translation, no product » (Cronin, 2003), c'est-à-dire « pas de traduction, pas de produit ». De la télévision à la voiture en passant par le téléphone portable, tous les produits sont commercialisés dans la langue des acheteurs, en particulier dans le domaine de la « nouvelle économie » et des NTIC (nouvelles technologies de l'information et de la télécommunication).

Face à une telle situation, on pourrait se dire que le titre de l'ouvrage d'Umberto Eco, récemment traduit en français, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction* (Eco, 2007) s'applique *a minima* : entre la brochure d'un ordinateur rédigé en français, en polonais, en chinois ou en turc, c'est « presque la même chose » pour ne pas dire du pareil au même.

Ce serait lourdement se tromper. On peut en effet estimer qu'il est souvent possible, voire nécessaire, d'accorder aux variations existant d'une langue à l'autre un extension *a maxima*. C'est le cas, par exemple, des panneaux quadrilingues qui émaillaient autrefois Berlin avant la chute du mur en novembre 1989 où figurait notamment l'indication suivante :

YOU ARE LEAVING THE AMERICAN SECTOR
VY VYEZZHAETE IZ AMERIKANSKOGO SEKTORA
VOUS SORTEZ DU SECTEUR AMERICAIN
SIE VERLASSEN DEN AMERIKANISCHEN SEKTOR

Pour la linguistique traditionnelle, les différences entre ces quatre énoncés sont infinitésimales : un débutant en a vite fait le tour. Sur le plan *sémiotique*

il en va, à l'évidence, tout autrement. Il est impossible de s'en tenir au simple « contenu » de l'information apportée par le panneau en question, dont la portée historique et politique, nullement insignifiante, n'échappe à personne. Plus encore, celle-ci apparaît d'autant plus fortement qu'elle se manifeste à travers la traduction, qui en constitue comme la mise en abyme.

En 2006 paraissaient simultanément deux versions, l'une allemande, l'autre française, d'un livre d'histoire destiné à être utilisé aussi bien en France qu'en Allemagne au niveau de la terminale (Geiss, Le Quintrec, 2006) : *Histoire/Geschichte. L'Europe et le monde depuis 1945* et *Histoire/Geschichte. Europa und die Welt seit 1945*. Il est impossible de déterminer lequel des deux ouvrages est l'original : « De la sorte, les deux versions française et allemande du manuel sont identiques puisqu'elles suivent le concept initialement élaboré, comprennent les mêmes documents, la même mise en page, le même appareil cartographique, photographique et iconographique » (p. 2). Néanmoins, des différences subsistent, même dans le cas de la traduction la plus scrupuleusement littérale :

> *Dennoch treten semantische Unterschiede auf und sind fester Bestandteil der Analyse. Jeder weiss und spürt es : Die [sic] in der Übersetzung scheinbar sinnverwandten Wörter haben von einem Land zum anderen eine andere Bedeutung. Dies gilt beispielweise für so geläufige Begriffe wie etwa Staat, Kultur, Religion, die beiderseits der Grenze weder den gleichen Gebrauch noch die gleiche Tradition non den gleichen Stellenwert besitzen.*
>
> (*op. cit.*, p. 6)

> *Pour autant, les différences sémantiques apparaissent et sont partie intégrante de l'analyse. Chacun le sait et le sent : les mots en apparence équivalents sur le simple plan de la traduction n'ont pas la même signification d'un pays à l'autre. Ainsi en va-t-il de termes aussi courants que l'Etat, la nation, la culture, la religion... qui n'ont de part et d'autre de la frontière ni le même usage, ni la même tradition, ni les mêmes contours.*
>
> (*op. cit.*, p. 2)

Ces différences « sont partie intégrante de l'analyse » : voilà qui ne fait que confirmer que la traduction est à considérer non en tant que simple reproduction d'un original mais en tant que force transformatrice, en tant qu'*energeia*, au sens de Humboldt. Seule cette démarche permet de prendre en compte les formes actuelles de la mondialisation dans toute leur complexité, qu'elle soit linguistique, politique, ou culturelle : il n'y a pas de langue « neutre ». C'est déjà ce que disait déjà le Roman Jakobson des *Early Slavic Paths and Crossroads* (*op. cit.*) au sujet du monde slave : les mêmes analyses demandent aujourd'hui à être transposées, toutes choses égales par ailleurs, à d'autres aires géopolitiques et culturelles, et ce pas seulement dans le domaine de la littérature, quelle que soit l'influence, indéniable, qu'on prête à celle-ci (Casanova, 1999).

Références :

Berman Antoine, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984.

Casanova Pascale, *La république mondiale des lettres*, Paris, Le Seuil, 1999.

Cassin Barbara (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Le Seuil/Le Robert, 2004.

Chevrel Yves (dir.), *Enseigner les œuvres littéraires en traduction*, Versailles, Les De la Dgesco Actes (Direction générale de l'Enseignement scolaire), 2007. En ligne sur <http://eduscol.education.fr/D0217/actes_oeuvres_en_traduction.htm>

Cronin Michael, *Translation and Globalization*, Londres, Routledge, 2003.

Danaher David S., « The semantics of *pity* and *zhalost'* » in revue *Glossos*, n° 3, Slavic and East European Language Resource Center, Duke University, USA, printemps 2003. En ligne sur <http://www.seelrc.org/glossos/issues/9/andrews_krenmayr.pdf>

Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle, Paris, Ed. de l'Unesco, 2002.

Eco Umberto, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, trad. de l'italien Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 2007.

Geiss Peter, Le Quintrec Guillaume (dir.), *Histoire/Geschichte. L'Europe et le monde depuis 1945*, Paris, Nathan/Klett, 2006.

Geiss Peter, Le Quintrec Guillaume (dir.), *Histoire/Geschichte. Europa und die Welt seit 1945*, Stuttgart & Leipzig, Klett/Nathan, 2006.

Glissant Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996.

Graddol David, *The Future of English ? A Guide to forecasting the popularity of the English language in the 21st Century*, The British Council & The British Company (UK) Ltd, 1997 (nlle éd., 2000). En ligne sur <http://www.britishcouncil.org/learning-elt-future.pdf>

Jakobson Roman, « Aspects linguistiques de la traduction » (1959), *Essais de linguistique générale*, trad. Nicolas Ruwet, Paris, Editions de Minuit, 1963, p. 71-86.

Koselak Arkadiusz, « La sémantique naturelle d'Anna Wierzbicka et les enjeux interculturels », *questions de communication*, 2003, 4, p. 83-95.

Lotman Youri, *Kommentarij*, Pushkin A. S., *Sobranije sochinenij v p'ati tomakh. Tom 3 : Evgenij Onegin. Roman v stikhakh*, Saint-Pétersbourg, Bibliopolis, 1994, p. 209-501.

Mesurer la diversité linguistique sur Internet, Paris, Ed. de l'Unesco, 2005.

Nowicki Joanna, Oustinoff Michaël (dir.), *Traduction et mondialisation*, revue *Hermès*, 49, Paris, CNRS Editions, décembre 2007.

Oustinoff Michaël, *Bilinguisme d'écriture et auto-traduction. Julien Green, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Quirk Randolph, Greenbaum Sidney, Leech Geoffrey, Svartvik Jan, *A Grammar of Contemporary English*, Londres, Longman, 1984 (1972).

Thomas Michael, *The Reception of Derrida. Translation and Transformation*, Houndsmills (G.-B.) et New York, Palgrave Macmillan, 2006.

Tocqueville Alexis de, *De la démocratie en Amérique. Souvenirs. L'Ancien régime et la révolution*, Paris, Robert Laffont (coll. « Bouquins »), Jean-Claude Lamberti, Françoise Mélonio (dir.), 1986.

Trabant Jürgen, *Traditions de Humboldt*, trad. de l'allemand par Marianne Rocher-Jacquin, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1999.

Whorf Benjamin Lee, *Linguistique et anthropologie*, Paris, Denoël/Gonthier, trad. Claude Carme, 1969 (*Language, Thought and Reality*, Cambridge [USA], MIT Press, 1956).

Wierzbicka Anna, *Understanding Cultures through their Key Words : English, Russian, Polish, German and Japanese*, Oxford, Oxford University Press, 1997.